



4 - Retour à la vie parisienne 1861-1876

Jacques Guiaud décide de rentrer à Paris peut-être bien pour les mêmes raisons qu'il en est parti... L'état de santé de son épouse Louise Eléonore s'est probablement dégradé. Peut-être cherche-t-il de meilleurs soins pour celle qui décèdera malgré tout peu après, le 21 août 1861. Il se trouve, dès lors, dans une situation difficile, il lui faut à la fois loger sa famille de désormais cinq enfants, puisqu'une troisième fille, Jeanne, a vu le jour à Nice le 25 octobre 1850¹⁷³ et reprendre et poursuivre sa carrière parisienne sans l'appui des avantages acquis à Nice auprès de la colonie étrangère.

Pour renouer avec ses anciennes habitudes il s'installe 5, cité Pigalle. Durant toute sa jeunesse parisienne Guiaud a habité rive droite, aux abords de la Comédie-Française où son père résidait, puis, à deux pas, dans le quartier de la Nouvelle Athènes.

Ce quartier du IX^e arrondissement concentrait, sous la Monarchie de Juillet et encore sous le Second Empire, dans un espace contenu par les rues Saint-Lazare, Blanche, La Bruyère et Notre-Dame-de-Lorette, tout ce qui faisait le gotha des Arts et des Lettres de l'époque romantique. Les artistes contemporains de Jacques Guiaud y étaient en nombre pléthorique vers 1860. On en dénombrait environ 6 000¹⁷⁴ ayant investi dans divers quartiers de Paris les anciens ateliers en bois délaissés par les artisans, remis au goût du jour. Les artistes qui n'avaient pas, comme Ary Scheffer, Paul Delaroche ou Horace Vernet, de somptueuses demeures trouvaient, en ces lieux, à se loger de façon adaptée, individuellement ou en cités.

Entre 1838 et 1866, Guiaud avait donc habité 36, puis 40, rue Saint-Lazare ; rue Rumfort entre 1842 et 1844, puis 34, rue Saint-Lazare à nouveau. Enfin en 1847, square d'Orléans, dont les trois cours reliées par des passages voûtés incitaient à la convivialité. Lieu de rencontre, également, le café La Nouvelle Athènes, place Pigalle, où Jongkind, Sisley, le sculpteur Jean-Pierre Dantan, dit Dantan jeune, avaient, comme on le sait, coutume de se retrouver. George Sand, Liszt, Chopin, Alexandre Dumas... La liste serait longue à dresser de la part du Tout-Paris... qui gravitait dans ces parages.

C'est dans cet environnement, cité Pigalle, où il occupe le numéro 5 en 1861, puis à partir de 1866 le 11, boulevard de Clichy, que Guiaud reprend donc le cours interrompu de sa carrière parisienne.

Avec la fidélité qu'on lui connaît, Guiaud présente toujours ses œuvres au Salon officiel. D'autant que chaque année, sous Napoléon III, dans cette période de la seconde moitié du Second Empire, il voit une ou deux de ses toiles exposées au Salon achetées par l'État¹⁷⁵. Mais les aléas de cette bonne fortune ne sauraient lui suffire. Il recherche à nouveau des commandes et puisque le climat politique lui sourit, pourquoi pas des commandes de l'État.

La longue aventure du château de Fontainebleau.

Le 14 février 1861 Guiaud sollicite par lettre¹⁷⁶, auprès du maréchal ministre¹⁷⁷ de la Maison de l'Empereur, « la faveur d'être désigné pour exécuter les peintures murales, représentant les plans perspectifs des résidences impériales qui ont été retrouvés dans la Galerie des Cerfs au Palais Impérial de Fontainebleau et dont la restauration vient d'être ordonnée par l'Empereur ».

Toute une procédure administrative extrêmement hiérarchisée se met alors rapidement en place. Une lettre ministérielle du 8 avril lui fait part de l'intention de le charger de ces travaux et invite M. Paccard, architecte du Palais, à se mettre en rapport avec lui.

M. Frémont¹⁷⁸, avait œuvré auprès du ministère pour que les tableaux de Guiaud soient présentés à M. de Nieuwerkerke (surintendant des beaux-arts de la Maison de l'Empereur à partir de 1863). Il avait aussi insisté auprès du ministre des beaux-arts pour qu'un travail officiel lui soit confié. Ces amicales démarches ne sont, à l'évidence, pas restées sans effets.

Le ministre lui confirme cette commande peu avant le 15 mai. Mais dès cette date, un revirement se produit et l'architecte du Palais lui apprend officiellement¹⁷⁹ que l'Empereur et l'Impératrice en visite à Fontainebleau, ont ajourné « indéfiniment » le projet.

C'est certainement pour Guiaud une énorme déception quant à ses espoirs de revenir sur les devants de la scène parisienne et plus prosaïquement quant à son souci de retrouver rapidement une aisance financière. La réalisation de chacune de ces vues devait lui rapporter 4 000 francs.

En septembre 1861, ce même M. Frémont, sur la proposition de M. Paccard¹⁸⁰, tente d'obtenir pour Guiaud (on ne sait s'il y réussit) une indemnité correspondant aux divers déplacements et recherches initiées dès l'annonce des travaux envisagés puis annulés. Jacques Guiaud au titre de cette éventuelle indemnité propose que lui soit achetée l'une des quatre toiles suivantes :

Page de gauche.
Paris, la place de La Concorde.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud.
H 17,5 x L 25 cm, signée b. dr.
Rochefort, musée Hébreu, n° inv. 259.

¹⁷³ Ce qui est évoqué avec une ironie quelque peu grinçante par Auguste Mayer dans sa lettre à Justin Ouvrié le 19 novembre 1850 : « J'apprends avec effroi que le malheureux Guiaud est arrivé à son cinquième *chef-d'œuvre*. Je ne lui en ferai pas mon compliment ; il a donc juré de rester éternellement dans la débîne, c'est vraiment affligeant. » Voir *infra* Correspondance, p. 354.

¹⁷⁴ D'après J.-C. Delorme et A.-M. Dubois, *Ateliers d'artistes à Paris*, Editions Parigramme, 1998, p. 56.

¹⁷⁵ Voir *infra* D. Lobstein, "Jacques Guiaud une carrière au Salon parisien, 1831-1876", p. 51 et suiv.

¹⁷⁶ Lettre de Jacques Guiaud du 14 février 1861. Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁷⁷ Jean-Baptiste Philibert Vaillant, ministre de la Maison de l'Empereur, Maréchal de France entre 1860 et 1870.

¹⁷⁸ Chef de Division, section Bâtiments du ministère de la Maison de l'Empereur. *Almanach de Golba, Annuaire diplomatique et statistique* pour l'année 1864, 101^e année.

¹⁷⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁸⁰ Frédéric Paccard, architecte du château de Fontainebleau.

Forêt de palmiers, effet de soleil couchant, Le repos de la Sainte Famille (Salon de 1859 - n° 1369 – 2 000 fr)

Porte mauresque à Grenade (Salon de 1861 - n° 1397 - 1 200 fr)

Entrée de la rade de Villefranche, près Nice (Salon de 1861 - n° 1398 - 1 200 fr)

Place de la Constitution à Séville (Salon de 1861 - n° 1399 - 1 200 fr)

Quoiqu'il en soit¹⁸¹, il lui faudra attendre plus de trois ans pour que le projet revive. Guiaud reprend alors patiemment sa vie de peintre, dessinateur, lithographe, et zélé voyageur, tout en gardant probablement à l'esprit que ce travail bellifontain devra bien se faire un jour malgré tout.

Préoccupé par la santé de sa fille Jeanne, il fait avec elle un séjour d'été à Cabourg, chez des amis nommés Adam¹⁸². La maisonnée est très animée, « je n'ai pas besoin de mes toiles, les études que je fais sont accompagnées de trop de monde pour que j'aie la prétention de faire quelque chose qui soit sérieux, il y a pourtant un charmant coin où l'on pourrait travailler longtemps... », écrit-il à ses autres enfants¹⁸³ restés à Paris.



Entre 1862 et 1864 Guiaud, rendu disponible, envisage de quitter Paris. Il s'intéresse à une propriété située en Bourgogne, dans le département de la Nièvre près de Cercy-la-Tour. Nous avons connaissance de ce projet par les courriers que lui adressait, en 1863, en des termes éloquemment détaillés, son ami Hector Hanoteau¹⁸⁴, mais ce projet n'aboutira pas.

Dans le même temps, il se livre à un intermède lithographique et produit un grand nombre de lithographies pour la revue *Le Tour du Monde*. Cette publication de la Librairie Hachette s'impose rapidement comme « la » revue des voyageurs-explorateurs de l'époque¹⁸⁵. Elle est fondée en 1860 par Édouard Charton dont on se souvient qu'il était très proche de J. I. Grandville chez qui Guiaud le rencontrait. Ce journaliste fondateur de *L'Illustration* et directeur d'édition se montrait très attaché aux techniques de lithographie.

Rien de surprenant à ce que Guiaud, vraisemblablement toujours en contact avec lui, participe quatre années de suite, à cette entreprise de longue haleine qui prendra fin en 1914. Elle rassemble les relations de voyage des grands explorateurs de l'époque : Livingstone, Scott, Amundsen... illustrées de cartes et de gravures sur bois des plus grands illustrateurs.

Guiaud produira ainsi soixante lithographies, dix-huit en 1862, sept en 1863 et trente-cinq en 1864. En 1862 deux lithographies d'après nature sur Venise lors du voyage d'Adalbert de Beaumont. Ainsi que quatre d'après de précédentes gravures pour l'expédition de Burke en Australie, Mexique et Kansas. Celles qui ne concernent pas le continent européen, où Guiaud a beaucoup excursionné, sont faites à partir de dessins réalisés par les voyageurs eux-mêmes, à partir de photographies prises pendant l'expédition ou bien de gravures ou dessins plus anciens. Toutes révèlent un souci d'exactitude et de détail qui évoque les travaux réalisés à la demande du baron Taylor pour les *Voyages pittoresques dans l'ancienne France*.

Est-ce en septembre 1864 lors de son départ pour Palma de Majorque que Jacques Guiaud charge M. Comte (ou un comte de ses amis) de veiller en son absence sur sa famille¹⁸⁶, et en particulier sur Jeanne ? Le 21, il relate¹⁸⁷ pour ses enfants depuis Barcelone les péripéties de son voyage. De Perpignan à Gerona en diligence, puis de Gerona à Barcelone en train, en quête d'un bateau pour Majorque, par un temps « affreux » qui le fait beaucoup douter de son projet et où seule sa détermination lui interdiera de faire demi-tour et de rentrer à Paris !



Ci-dessus.

Plaqué en cuivre pour la gravure du Bois d'oliviers, environs de Nice, d'après le tableau de Jacques Guiaud.

H 23,7 x 16,1 cm.

Collection particulière.

Repr. © J.-P. Potron/Acadèmia Nissarda.

À gauche.

Bas-relief des Tigres, palais du Cirque de Chichen-Itza (Mexique).

Gravure de Jacques Guiaud d'après une photographie de Désiré Charnay.

Paris, *Le Tour du Monde*, 1862, p. 337.

¹⁸¹ Voir *infra* Mireille Lacave-Allemand, art. cité, p. 86 et suiv.

¹⁸² S'agirait-il de Victor Adam, qui réalisa, à la même époque que Guiaud certains médaillons de la galerie Napoléon à Versailles. Voir *infra* Mireille Lacave-Allemand, art. cité, p. 84.

¹⁸³ Voir *infra* Correspondance, p. 364

¹⁸⁴ Hector Hanoteau. Voir *infra* Correspondance, p. 368-369.

¹⁸⁵ Voir *infra* Dominique Lobstein, "Jacques Guiaud collaborateur du *Tour du Monde*", p. 139 et suiv.

¹⁸⁶ Voir *infra* Correspondance, p. 370.

¹⁸⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 370.

Ci-contre.
Palma (île de Majorque).
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 73 x L 136 cm, signée bas g.
Collection particulière.
Photo © F. Hanoteau/Acadèmia Nissarda.



Il sera enthousiasmé par la cathédrale de Palma¹⁸⁸ gothique et lumineuse. Cette forteresse massive, sise près du rivage qu'elle domine au-dessus de fortifications médiévales, voisine avec un port que l'on devine animé. Il en rapportera aussi son *Bastion à Palma (île de Majorque)*, où il saisit sur le vif un bel attelage de deux mules au retour du travail. Sous le ciel lourd d'un orage menaçant, poursuivies par la vigueur de la mer¹⁸⁹, les mules effrayées par la vue d'une chose dont on ignore la nature reculent dans les vagues plutôt que d'avancer comme le leur ordonne le cocher juché sur la charrette. Cette œuvre n'est pas dans la manière habituelle de Guiaud, la scène est frontalement au centre du tableau et l'atmosphère tendue. Malgré le titre qui inclut le terme de bastion, la référence à l'architecture est, cette fois, tout à fait évincée.

Ci-contre.
Bastion à Palma (île de Majorque).
Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1874.
H 95 x L 150 cm, signée et datée b. g.
Collection particulière.
Photo © Acadèmia Nissarda.



¹⁸⁸ *Palma (île de Majorque)*, présenté au Salon de 1866.



Une touche orientalisante se dessine, que l'on voit se développer nettement dans *Les Palmiers*. De source familiale, puisque l'œuvre originale n'a pas été encore localisée, il s'agirait d'une sorte de réplique du *Repos de la Sainte-Famille ; paysage à la Bordighera, près de Nice ; effet de soleil couchant* (selon le registre officiel du Salon de 1859). Ce même tableau apparaît dans les archives du musée de Fontainebleau sous l'intitulé *Forêt de palmiers, effet de soleil couchant, Le repos de la Sainte Famille*. La description du paysage dans lequel s'inscrit la scène évoque bien cette forêt de palmiers au soleil couchant sur le site de la Bordighera.



Ci-contre.
Les Palmiers à Bordighera.
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 26 x L 40 cm, ns, nd.
Collection particulière.
Photo © F. Hanoteau/Academia Nissarda.

À une différence près. Un groupe de trois chevaux et élégants cavaliers, peut-être tunisiens, en lieu et place de la Sainte Famille, faisant halte dans une oasis pour abreuver leurs montures. Mais cette tendance ne sera guère plus exploitée par la suite, semble-t-il.

Dès son retour à Paris, en octobre, la Maison de l'Empereur reprend contact. La commande étant cette fois avérée¹⁹⁰, une lettre du peintre décorateur Denuelle l'informe des particularités techniques dont il lui faudra tenir compte. Celles qui lui permettront de restaurer la quinzaine de vues qui « reproduisent les plans à vol d'oiseau de quelques maisons royales, forêts, villages, hameaux, routes, poteaux, relais de chasse et dépendances. »

Un an sera encore nécessaire pour en mettre au point l'exécution, Guiaud devra par exemple faire des recherches à la bibliothèque du Louvre, ce qui entraînera beaucoup de fastidieuses démarches administratives de sa part pour obtenir l'ensemble des autorisations nécessaires. Puis le 28 octobre 1865 est signée la « Soumission spéciale pour travaux concédés directement » entre le Palais Impérial de Fontainebleau et Jacques Guiaud. Il s'agit de la restauration des « treize vues formant la décoration de la Galerie des Cerfs, de chacune vingt-trois mètres superficiels environ, et représentant les résidences royales du temps de Henry IV ». Il y en aura quinze¹⁹¹, en définitive, et le rythme de travail sera de deux vues en 1865, trois en 1866, cinq en 1867 et cinq en 1868 (dont une fresque au mauvais emplacement à refaire). Ce travail se poursuivra jusqu'en 1868.

À gauche.
Paysage à Bordighera, près de Nice ; effet de soleil couchant.
Huile sur toile de Jacques Guiaud.
H 275 x L 168 cm, signée b. dr.
Collection particulière.
Photo © D. Dirou/Academia Nissarda.

¹⁸⁹ Ces deux dernières œuvres (collection particulière) ont déjà été évoquées *supra* p. 31.

¹⁹⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 365.

¹⁹¹ Quinze, dont deux *Le Louvre d'Henry IV* et *Vincennes*, ne sont pas attribués à Guiaud.



Ci-dessus et ci-contre.
Galerie des Cerfs,
château de Fontainebleau.
Photos © J.-P. Potron/Acadèmia nissarda.



Guiaud sollicite d'être logé sur place au Palais pendant la durée de cet ouvrage, mais « les règlements interdisent d'une manière formelle l'habitation dans les palais impériaux aux personnes qui ne font pas partie de la maison de Leurs Majestés »¹⁹² ; sa demande est refusée par le ministre. Il change de domicile parisien en 1865 et quitte la cité Pigalle pour le 11, boulevard de Clichy. Il lui faut néanmoins se loger aussi à Fontainebleau.

Cette importante commande ne lui laisse plus le temps de se consacrer à ses voyages, à la peinture sur le motif en forêt de Fontainebleau comme le font ses contemporains de l'École de Barbizon, ou à sa dernière fille, Jeanne, à la santé si fragile. Elle décède le 8 septembre

1866¹⁹³ à l'âge de seize ans, au numéro 115 de la rue Saint-Merry où son père a trouvé à se loger. C'est d'ailleurs son frère Georges, qui se présentera au bureau de l'état-civil pour déclarer son décès ; il sera attesté que Jeanne n'est pas morte du choléra qui menace à nouveau au nord de Paris. Sa sépulture demeure au cimetière de Fontainebleau.

Il continue cependant d'exposer, outre les œuvres qui apparaissent au Registre des Monuments publics, les toiles réalisées en Espagne, à Grenade, Séville, Valence et Palma comme sur la Riviera¹⁹⁴ entre 1861 et 1864.

La mort de Jeanne à Fontainebleau va probablement resserrer des liens amicaux que, durant sa période niçoise, Guiaud avait un peu

¹⁹² Voir *infra* Correspondance, p. 378.

¹⁹³ Voir *infra* Annexes, documents, p. 410

¹⁹⁴ Voir *infra* D. Lobstein, art. cité, p. 59-60.

négligés, laissant parfois sans nouvelles ceux qui s'inquiètent de lui dans les correspondances qu'ils échangent¹⁹⁵. Guiaud reçoit bon nombre de manifestations de sympathie à cette triste occasion, notamment de la part de ses amis niçois, Jennell¹⁹⁶ le parrain de Jeanne et Karr aux condoléances particulièrement sensibles¹⁹⁷ ainsi que de ses amis bretons, pour celles du moins que nous connaissons.

La période bellifontaine terminée, Guiaud reprend, en visiteur, la route de la côte méditerranéenne qu'il a tant appréciée, réalisant de nouvelles huiles, aquarelles et dessins sur les thèmes habituels.

Pourtant, dès 1870 ses amitiés bretonnes se consolident et Guiaud va découvrir de nouveaux territoires. Il est peu vraisemblable que tra-

vaillant entre 1843 et 1846 à l'œuvre de Taylor concernant la Bretagne il ait eu à se déplacer vers l'Ouest, ses lithographies reprenaient des dessins d'Auguste Mayer, ami de jeunesse. Guiaud avait probablement rencontré Bernier au début des années 1860 grâce à ce brestois. À moins que ce ne soit à Paris où Bernier passait l'hiver dans le VII^e arrondissement. Mais rien ne prouve qu'ils aient été des amis de jeunesse.

En ce mois de juillet 1870, Guiaud répond à son invitation et les deux peintres, acharnés coureurs de motifs, parcourent la campagne dès l'aurore « la boîte sur le dos », se livrant même à l'exercice de toiles quasi jumelles¹⁹⁸. Guiaud, cependant, recherche particulièrement ce qu'il appelle les « motifs sacrés » qui deviendront une des particularités de



Ci-contre.

Monaco, 13 octobre 1864.
Technique mixte, crayon et craie blanche sur papier gris par Jacques Guiaud.
Signé, localisé et daté b. g.
Nice, musée Masséna, n° inv. MAH-1198.
Photo © M. de Lorenzo/Ville de Nice.

¹⁹⁵ Brest le 14 avril 1853 : « As-tu des nouvelles de la famille Guiaud ? Que fait notre ami ? », voir *infra* Correspondance, p. 359. Et le 30 décembre 1854 : « Si tu écrivais à Guiaud, je serais heureux que tu voulusses bien me rappeler à son souvenir amical », voir *infra* Correspondance, p. 361.

¹⁹⁶ Voir *infra* Correspondance, p. 379.

¹⁹⁷ Voir *infra* Correspondance, p. 380.

¹⁹⁸ Guiaud : *Chemin creux près de Bannalec* 1873. Au musée de Caen. Bernier. Voir note n° 4 de l'article d'André Cariou, p. 197.

À droite.
*Le départ de Gambetta en ballon
 l'Armand Barbès, 7 octobre 1870.*
 Huile sur toile de Jacques Guiaud et Jules Didier.
 H 250 x L 400 cm, signée b. dr. : "J.DIDIER
 J.GUIAUD", titrée b. g. : "SIEGE DE PARIS 1870-71".
 Paris, musée Carnavalet.
 Siège de Paris 1870-1871. Legs Alfred Binant, 1914.
 Photo © Giraudon/ The Bridgeman Art Library.

son art. L'heure n'est d'ailleurs pas à la bagatelle, il l'exprime dans une lettre à sa fille Marie Clémentine¹⁹⁹, avec une parfaite conscience de la gravité de la situation politique. Plus tard, pendant le Siègne de Paris, Bernier lui proposera de l'héberger dans sa maison du quartier du Gros-Cailou²⁰⁰. Il pense que Guiaud et sa famille y seront peut-être plus en sécurité que dans son propre quartier, mais Guiaud ne retiendra pas cette proposition.

Peindre l'histoire au jour le jour

La guerre de 1870 est déterminante pour Jacques Guiaud en ce qu'elle permet de le ranger au nombre des peintres d'histoire confirmés. Il a rejoint la capitale alors que plusieurs de ses amis l'ont quittée pour se réfugier en province. Il subit le Siègne de Paris²⁰¹ entre le 19 septembre 1870 et le 26 janvier 1871, de façon très active, puisqu'il souscrit à la demande d'un riche commanditaire. Celui-ci entend faire peindre, sur le vif, les dramatiques événements parisiens.

C'est une période d'intense activité et probablement de risque physique encouru pour ceux qui, comme Guiaud, participent à ce travail. Il s'agit d'être là où les choses se passent.

Alfred Binant, le commanditaire, a réuni un groupe de treize peintres qui réaliseront, le plus souvent par paires, trente-deux toiles tous formats. Guiaud en réalise vingt-sept au total, seize avec Jules Didier, sept avec Alfred Decaen et quatre avec Laporte.

Ces toiles concernent essentiellement des scènes de rue intra-muros, Guiaud n'a pas été envoyé sur les champs de bataille aux portes de Paris comme certains autres peintres de cette même équipe, chose inhabituelle chez lui, il représente aussi des scènes d'intérieur, croquées dans les lieux d'exercice du pouvoir en lutte contre les envahisseurs.

Réunies pour être exposées chez Paul Durand-Ruel dès la fin de la guerre, accompagnées d'un « Livret explicatif », puis léguées à la ville de Paris par Alfred Binant lui-même, elles sont alors déposées au Petit-Palais.

« Seules treize d'entre elles ont été remises en février 1914 au musée Carnavalet, tandis que les vingt-trois autres restaient semblait-il au Petit-Palais.

Une tradition transmise oralement par la conservation du Petit-Palais veut que ces vingt-trois peintures aient été détruites par les Allemands, durant la dernière guerre, mais aucun document ne vient confirmer cette tradition ; des recherches entreprises dans les dépôts d'œuvres d'art de la ville de Paris n'ont, jusqu'à présent donné aucun résultat. Parmi les treize peintures conservées au

En bas à droite.
*Envahissement de l'hôtel de ville par les
 bataillons de Belleville, 31 octobre 1870.*
 Huile sur toile de Jacques Guiaud et Jules Didier.
 H 100 x L 150 cm, signée b. dr. : "J.DIDIER
 J.GUIAUD", titrée b. g. : "SIEGE DE PARIS 1870-71".
 Paris, musée Carnavalet.
 Siège de Paris 1870-1871. Legs Alfred Binant, 1914.
 Photo © Giraudon/ The Bridgeman Art Library.

¹⁹⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 384.

²⁰⁰ Voir *infra* Correspondance, p. 385.

²⁰¹ Douloureux épisode de la guerre Franco-prussienne. Décrétée le 19 septembre 1870, elle durera jusqu'à l'armistice du 28 janvier 1871.

²⁰² Jean-Marie Bruson, musée Carnavalet, Lettre à madame Sarah Lees, 8 janvier 1997. La date d'intégration donnée par le musée de Sceaux est 1936.

²⁰³ Archives de Paris, *Procès-verbal des séances du conseil municipal*, DSK3 61, n° 139.

²⁰⁴ "Louis-Alfred Binant who died in Paris last January at the age of 81, had been a picture dealer in that city for many years as was his father before him. His activities were diversified since he manufactured canvas for painters, organized exhibitions in the provincial cities of France, was a promoter of panoramas and collected pictures himself. He left a valuable private collection which is to be sold at the Hotel Drouot on April 20 and 21. It contains notable works by Corot, Courbet, Delacroix, Troyon, [...], Isabey, [...], etc."



musée Carnavalet, deux furent déposées au musée de Sceaux durant l'année 1960. »²⁰²

On sait peu de choses sur Alfred Binant, l'acte de donation à la mairie de Paris et son acceptation²⁰³ par le conseil municipal le 19 avril 1905 ne précise aucunement ses qualités. Une publication américaine le *Boston Evening Transcript* du 7 avril 1904²⁰⁴, dans sa page *Fine Art* évoque cependant la vente de la collection Louis Alfred Binant à l'hôtel Drouot les 20 et 21 avril suivants. Elle précise qu'il était marchand de toiles pour les peintres, grand collectionneur et organisateur d'expositions.





Un an plus tard, le 26 mars 1872, Léon Cogniet²⁰⁵ se fait le porte-parole d'un autre de ses anciens élèves, Henry Félix Emmanuel Philippoteaux, pour lui « proposer quelque chose au cas où il n'aurait pas d'autre travail plus pressé ». Cela laisserait supposer que Guiaud ait pu concourir à la réalisation du *Panorama sur le Siège de Paris*, exposé à la Rotonde réalisée pour l'abriter au bas des Champs-Élysées, dès novembre 1872 ou au début de l'année 1873²⁰⁶. D'autant que le travail réalisé peu de temps auparavant par Guiaud pour Binant correspondait au même thème du Siège. Ce panorama ou sa copie fera le tour de villes européennes et des grandes villes américaines. Le *New York Times*²⁰⁷ et le *Los Angeles Times*²⁰⁸ s'en feront, tour à tour, l'écho admiratif. L'épisode de la Commune de Paris en 1871²⁰⁹ y est aussi relaté.

Guiaud, le plus souvent requis pour les fonds architecturaux ou paysagers, est susceptible d'y avoir contribué²¹⁰ avec bon nombre d'autres artistes, y compris son fils Georges. Mais curieusement aucun document à notre connaissance ne précise, malgré nos recherches, le nom d'aucun des artistes, hormis les Philippoteaux, qui y ont participé. Bertrand Tillier, dans son livre *Une révolution sans images*, estime que : « L'abondance des vues de Paris pendant le Siège provoqua l'avènement d'une sorte de catégorie picturale spécifique, inédite et hybride, empruntant à la peinture d'histoire, à la scène de genre et au paysage. Jules Claretie dans son Journal se plaisait à répéter "Que de coins de paysages adorables [...] Tout cela d'une mélancolie et d'une tendresse

ineffable. Que de visions étonnantes et superbes." La ville close conditionne en partie cette prise en compte d'une physionomie picturale inédite de Paris, susceptible de devenir un sujet pictural. »²¹¹

La guerre de 70 terminée, Guiaud retourne à ses premières amours vénitiennes et continuera d'exposer ses productions au Salon. Mais il se rend aussi de plus en plus souvent en Bretagne, constamment pressé par Bernier de venir y séjourner. Guiaud donne dès lors à sa peinture une nouvelle dimension.



Un peintre séduit par la Bretagne²¹²

En Bretagne, Guiaud aime particulièrement à retrouver Camille Bernier dans son charmant manoir de Kerlagadic en Bannalec, non loin de Quimperlé. Amoureux, s'il en est, du paysage bucolique de la Bretagne intérieure et peintre par excellence des chemins creux et des scènes agricoles, des labours d'automne et de paisibles vaches laitières, Bernier au demeurant est un merveilleux hôte à la légendaire générosité.

Si Guiaud, paysagiste, excelle dans la représentation de paysages et particulièrement de paysages à motifs architecturaux, il ne semble pas jusqu'alors s'être spécialisé pour autant dans la représentation de motifs religieux. Il se tourne indifféremment avec un grand sens de la précision vers la nature, les châteaux, les villages, les bords de fleuves, de rivières et de mer souvent agrémentés de délicates scènes de genre. On lui connaît de nombreuses représentations de chapelles, d'églises ou de monastères, mais qui n'évoquent rien de particulièrement mystique. Il va cependant manifester dans le Finistère un tropisme particulier pour le motif sacré.

À gauche.
Façade du Panorama des Champs-Élysées.
Planche extraite de la *Description de la rotonde des panoramas élevée dans les Champs-Élysées...*
Paris, *Revue générale de l'architecture et des travaux publics*, 1842.
Paris, Bibliothèque nationale de France, FOL-Z LE SENNE-493.

Ci-contre.
L'église et le calvaire de Pleyben (Bretagne).
Gravure de Jacques Guiaud.
L'illustration européenne, 1872, n°10 p. 80.

²⁰⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 388.

²⁰⁶ Service de documentation du Musée de l'Armée aux Invalides, février 2017.

²⁰⁷ *The New York Times*, 17 septembre 1882.

²⁰⁸ *Los Angeles Times*, may 27, 1888. "The painting of The Siege of Paris, the faithful copy of the hugely successful Paris original, was done by the renowned French painter Henri Félix Emmanuel Philippoteaux, and came to Los Angeles after having been exhibited in New York, Boston and Philadelphia. The painting was purported to be nearly 400 feet-long and 50 feet-high."

²⁰⁹ C'est pendant ces journées qu'est incendiée la mairie de Paris et que disparaîtra dans les flammes son tableau *Notre-Dame de Paris*, exposé en 1863 et acheté par la ville.

²¹⁰ C'est ce qu'affirme Justin Guiaud, son fils, dans la notice nécrologique relative à son père. Voir *infra* p. 412-413.

²¹¹ Bertrand Tillier, *Une révolution sans images*, Époques, Champ Vallon, 2004, p. 234.

²¹² Sur tout ce qui concerne Jacques Guiaud et la Bretagne, se reporter *infra* à l'article d'André Cariou : « Jacques Guiaud, les derniers feux du pittoresque romantique en Bretagne », p. 195 et suiv.



Ci-dessus.

Camille Bernier.

Cliché de Clément Braun, Paris.

Tirage sur papier albuminé collé sur carte de visite, Collection particulière. Photo © Acadèmia Nissarda.

À droite.

Boîte à pinces ayant appartenu à Jacques Guiaud.

Collection particulière.

Ci-contre.

Le Calvaire de Tronoan [sic], près de Pont-L'Abbé.

Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1875.

H 0m95 x L 1m50, signée b. g.

Brest, musée des beaux-arts.

Photo © musée des beaux-arts de Brest.

« Tous les jours en route à 3 heures, la boîte sur le dos jusqu'à 11 heures ou midi, alors nous rentrons déjeuner, à 2 heures cela recommence jusqu'à 4 heures. Le dîner est alors un temps de repos, mais je n'y fait pas grand honneur et Pierre²¹³ croit que je dédaigne sa cuisine qui est pourtant très appétissante. [...] il n'y a ici que du paysage très sévère et pas un bout d'architecture à vingt lieues à la ronde, il faut que je me mette en chasse de ce fameux motif sacré que je rêve et que je ne trouverai peut-être pas.²¹⁴ »

La proximité de l'océan, les jeux de lumière sur une côte pleine de rudesse conduisent certes les artistes à représenter des scènes de la vie maritime ou les porte à évoquer la richesse de la mythologie et des traditions bretonnes. Une certaine mode, à l'époque où les églises se voient dotées de tableaux par l'État pour les décorer, les conduit aussi à représenter des scènes religieuses de la Bible ou de la vie des saints²¹⁵, mais Guiaud ne suit guère ce courant, il s'intéresse principalement aux enclos paroissiaux, aux églises et aux calvaires, restant en cela fidèle à son brillant penchant pour la pierre, fut-elle le granit, et pour l'architecture. Lorsqu'il expose au Salon de 1875 *Le calvaire de Tronoan*²¹⁶, situé près de Pont-l'Abbé, le chroniqueur du journal *L'explorateur*²¹⁷, Jules Gros, ne manque pas d'en remarquer l'originalité.

« Le paysage aride est une lande qui s'étend sur les bords de la mer. Le soleil se couche à l'horizon sur les flots et répand une teinte dorée sur toute la nature. Solitaire et solennel s'élève sur la rive un monument en pierres sculptées qu'a dressé là la piété des fidèles ; cette sorte d'autel carré formé de deux rangées de figures superposées est surmontée de trois croix qui représentent l'image de la passion et donnent au paysage un aspect mystique et religieux qui est du plus heureux effet. »



Jacques Guiaud s'éteint avec « les derniers feux du pittoresque romantique²¹⁸ »

Cet intérêt marqué pour le motif sacré préfigurait-il les interrogations philosophique et religieuse de Guiaud à l'approche de sa mort ? À quelques jours du Salon de 1876 qui ouvrira ses portes le 1^{er} mai au palais de l'Industrie, Jacques Guiaud vient de mettre une dernière touche à l'œuvre qu'il présente, *Le Porche de la Cathédrale de Strasbourg*, mais il meurt soudainement le 25 avril²¹⁹ à son domicile parisien, 11, boulevard de Clichy. Il a 66 ans.

Sa sépulture au cimetière de Montmartre²²⁰ côtoie celle des artistes de son temps, Jean Léon Gérôme, Gustave Moreau, Ary Scheffer, Horace Vernet... dans sa simplicité elle évoque un des traits majeurs de sa personnalité. Guiaud fut un homme pondéré, un artiste plein de discrétion à la façon, en quelque sorte, de son maître Cogniet.



Justin Guiaud établira une chaleureuse notice nécrologique²²¹ de son père, notant qu'un intrigant lui fait manquer de peu de se voir décerner la plus haute décoration honorifique de l'État²²², en 1866.

« Le premier Hors Concours²²³, récompense flatteuse alors, mais devenue banale, lui est décerné (en remplacement de la légion d'honneur qu'il aurait reçue si au dernier moment M^r X... n'avait fait rayer l'élu) quand il expose son tableau de *Palma, île de Majorque*. [...] »

Cette biographie étant intime, je reviens sur la décoration. Il y a eu certainement déception mais jamais aucun mauvais sentiment vis à vis de l'artiste qui a plaidé sa propre cause et en a été d'autant plus coupable que par son talent il a conquis les récompenses les plus grandes.

²¹³ Pierre était le factotum de Camille Bernier.

²¹⁴ Lettre à Marie Clémentine, 21 juillet 1870. Voir *infra* Correspondance, p. 384.

²¹⁵ Nicolas Brigitte et Le Saux Marie, *Autour de Delacroix, la peinture religieuse en Bretagne au XIX^e*, Conseil général du Morbihan, 1993.

²¹⁶ Voir *infra* l'article d'André Cariou, p. 195.

²¹⁷ « Le Salon de 1875. Au point de vue de la géographie et du commerce », *L'explorateur*, n° 19, 10 juin 1875.

²¹⁸ Suivant l'expression d'André Cariou.

²¹⁹ Voir *infra* Annexe documents, p. 409.

²²⁰ Caveau sur lequel est gravé : FAMILLE GUIAUD.

²²¹ Voir *infra* p. 412-413.

²²² La Légion d'honneur.

²²³ Concernant la mention hors concours, voir *infra* D. Lobstein, art. cité, p. 60.



Jacques Guiaud a pris ses chers pinceaux et a travaillé de plus belle. [...] »

Cette question de la Légion d'honneur est évoquée dans plusieurs des courriers que nous avons ici répertoriés. Guiaud, selon Camille Bernier²²⁴, aurait pu y prétendre grâce à ses travaux dans la Galerie des cerfs : « Fontainebleau vous fournira le moyen d'avoir la croix », lui écrit-il. Il semble même que plus tard, il se soit personnellement employé à la lui faire obtenir. Le compte-rendu épistolaire²²⁵ de ses démarches auprès d'Arago et de M^r de Chennevières à Coralie Guiaud le laisserait supposer.

Plusieurs notices nécrologiques²²⁶ rendant compte de la cérémonie des obsèques à l'église Notre-Dame-de-Lorette²²⁷ y font également allusion : *Le Figaro* du 27 avril consacre à Jacques Guiaud une dizaine de lignes « le peintre connu du *Calvaire Rouge*... [...] médaillé de plusieurs salons, allait, dit-on, être décoré cette année-ci. » *Le Soleil* du 28 avril, *La Gironde de Bordeaux* et *La Guienne de Bordeaux*, le 29 avril, s'expriment dans les mêmes termes. Mis à part ce point de détail, c'est le *Journal de Paris* qui se montre le plus éloquent,

« un grand nombre d'artistes assistaient à cette cérémonie. Au milieu de l'assistance on remarquait les délégués du comité de l'Association des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et architectes, dont M. Guiaud faisait partie depuis la fondation.

M. Guiaud s'était distingué à nos Expositions annuelles par des tableaux où l'architecture jouait le rôle principal. On se souvient de ses vues prises en Espagne, en Italie, en Belgique et en France, très estimées par leur accent de vérité [...] ».

À gauche.

Le Portail de l'horloge de la cathédrale de Strasbourg.

Huile sur toile de Jacques Guiaud, 1876.

H 150,7 x L 112,8 cm, signée b. g.

Chambéry, musée des beaux-arts, n° inv. M 1367.

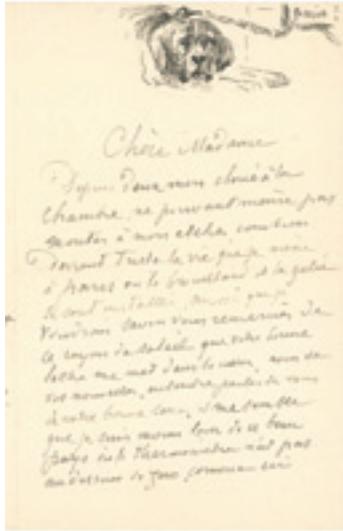
Photo © Chambéry, musée des beaux-arts/ Bouchayer.

²²⁴ Voir *infra* Correspondance, p. 375.

²²⁵ Voir *infra* Correspondance, p. 390.

²²⁶ Liste de ces notices *infra* p. 409.

²²⁷ Paris, IX^e arrondissement.



Ci-dessus.
Lettre d'Alfred Decaen
à Coralie Barthelet, 1899.
Collection particulière.

À droite.
Jacques Guiaud.
Huile sur toile d'Alfred Decaen.
H 53,5 x L 42,5, signée b. g.
Dédicacée : A l'ami Guiaud, souvenir d'amitié.
Collection particulière.

Justin, son second fils, fera don au musée de Nice de certaines de ses œuvres. D'autres seront confiées par ses soins au musée Carnavalet. Et l'une d'entre elles, *Eglise et calvaire de Guimiliau*, sur l'initiative de Coralie sa fille et par l'intermédiaire de l'épouse de Camille Bernier, viendra enrichir les collections du musée de Quimper. Coralie Guiaud, fera également don au musée de Caen du tableau intitulé *Chemin creux à Bannalec*²²⁸.

Les fils d'Ariane du temps

À bien considérer la vie privée de Jacques Guiaud, on décèle qu'elle s'est inscrite dans un parcours où famille et amis tiennent une place considérable, et il est remarquable de noter que ces liens, fils d'Ariane résistants, lui survivent imperturbablement une bonne cinquantaine d'années.

Marie-Clémentine, seconde fille de Guiaud, avait quitté Paris et rejoint Château-Gontier en Mayenne, pour se rapprocher de sa fille Louise. Quelques semaines avant sa mort, à 72 ans, elle put se réjouir d'une lettre en provenance de Kerlagadic, datée du 12 septembre 1931²²⁹ :

« ... j'ai une [autre] nouvelle à vous transmettre qui vous touchera et vous fera grand plaisir, écrit la seconde épouse de Camille Bernier²³⁰, mardi dernier, j'ai fait voir le musée de Quimper à ma nièce et j'ai trouvé le *Calvaire*²³¹ de Monsieur votre père placé plus en évidence encore que jusqu'à présent – dans la salle où se trouvent groupées les œuvres de nos meilleurs artistes – parfaitement éclairé et mis en valeur – et faisant suite à une petite distance à une des toiles de son ami Bernier. Je regrette que vous n'ayez pu partager la bonne et agréable surprise que j'ai rapportée de cette visite. Les œuvres de nos chers artistes se complètent, on ne peut admirer l'une sans être attiré par l'autre, nous présentant ainsi le plus joli souvenir de l'amitié qui unissait leurs auteurs. »

Les nombreuses lettres de Camille Bernier à Jacques Guiaud sont, comme on le voit, suivies, longtemps après la mort de Guiaud en 1876, de maints échanges épistolaires avec ses enfants, ponctués d'amicales visites. Le plus surprenant reste toutefois l'amitié réelle qui liera la seconde épouse de Camille Bernier aux deux filles de Guiaud, Coralie et Marie Clémentine. Un nombre important de cartes postales échangées entre ces trois femmes montre la spontanéité de ce lien et le culte fidèle voué de part et d'autre aux deux artistes.

Autre témoignage de même qualité, les lettres d'Alfred Decaen. Peintre de sujets militaires et compagnon, en 1870, des jours de Siège. Devenu charmant vieillard perclus de solitude, il reste très attaché à la famille Guiaud. Ainsi écrit-il en 1899 à Coralie Barthelet²³² :

« ... Ce que j'ai ruminé d'idées noires en dépit du soleil éclatant, ne pouvant travailler, l'atelier inhabitable, l'appartement dans l'obscurité pour combattre la chaleur, toutes fenêtres et volets fermés et le vieux peintre tout seul !!! [...] Merci donc de tout cœur de votre bonne lettre, j'aurai eu au moins un bon moment cette semaine en la lisant et la relisant [...] »

Chacun des enfants de Jacques Guiaud après sa disparition reçoit des courriers signés de lui, le plus souvent agrémentés de rapides croquis humoristiques. Telle cette tête de gros chien enchaîné au mot « Paris » alors qu'il prévoit de se rendre en Angleterre :

« Je comptais ne pas faire ce voyage cette année mais il faut aller y terminer un portrait auquel on me demande d'ajouter un chien qui ne peut venir en France, je n'ai pas, moi, d'aussi bonnes raisons à faire valoir que cet animal... »



²²⁸ Très endommagé lors du débarquement du 6 juin 1944.

²²⁹ Voir *infra* Correspondance, p. 398.

²³⁰ Olivia Barbara Hoechle, née à Altstätten (Suisse).

²³¹ Le titre exact de cette œuvre est : *Eglise et calvaire de Pleyben*.

²³² Voir *infra* Correspondance, p. 396.

C'est avec Marie Clémentine (qui deviendra Van Nuffel d'Heynsbruck par son mariage) qu'il échange de façon plus privilégiée, la félicitant chaleureusement lors de la naissance de sa fille Louise en septembre 1879²³³. Il s'attache également à cette petite fille de Jacques Guiaud qui, âgée elle-même de 55 ans, lui fera part de la mort de sa mère le 28 octobre 1931.

Dès le 6 novembre suivant, depuis la maison de santé de Sèvres où il réside en convalescence, le vieux peintre, d'une main encore très assurée, évoque sur deux feuillets, bien denses, toute la tristesse qui l'habite, son affection et aussi sa grande faiblesse physique. Une lettre précédente, datée du 11 janvier 1900²³⁴, témoigne, à tout le moins, de la réciprocité, de l'intimité et de la richesse de cet attachement : « Excusez-moi si je ne trouve une expression juste pour vous dire le plaisir que je ressens de ce dernier témoignage d'affection après en avoir tant reçu de la bonne famille Guiaud », écrit-il à Marie Clémentine qui lui envoie des fleurs, depuis Menton où elle se trouve.



Conclusion

À quelques rares exceptions près, il émane de l'œuvre de Jacques Guiaud une onde de charme, de calme et d'équanimité, un parfum d'ordre contemplatif en même temps qu'un délicat sens de la réserve qui sied à son tempérament.

En cela même cette œuvre pose question. Car Jacques Guiaud a vécu au mitan des années 1800, civiquement ponctuées par la révolution

de 1830, celle de 1848, par la guerre de 1870, le Siège de Paris puis la Commune. Dans ce décor ébranlé, la toile de fond était en mesure d'aspirer les uns et de propulser les autres sur le devant de la scène. Il a dû, quant à lui, faire face à la mort de son épouse, à celle, prématurée, de sa fille Jeanne peu après, comme à des difficultés financières souvent périlleuses relatives à l'éducation de ses cinq enfants.

Or, rien de tout cela ne transparait dans ses croquis, ses dessins, ses aquarelles, ses huiles ou ses lithographies, pas plus qu'on ne relève de véritable et soudaine rupture dans l'évolution de son talent.

Prolifique, il chemine à travers le siècle romantique, passionnément guidé par ce qui fait son métier. Guiaud habite de façon plénière l'espace-temps qui lui est alloué avec une belle boulimie, variant ses travaux aux côtés d'artistes renommés, répondant aux sollicitations du moment, modérément bridé peut-être par une certaine pudeur et plus soucieux probablement de rendre justice à son sens de la famille et des responsabilités assumé que de voir flatter son ego.



Ci-dessus.

Rocher à Fontainebleau.

Plume sur papier de Jacques Guiaud,
15 x 9 cm, localisé b dr.
Collection particulière.

Ci-contre.

Village de montagne.

Technique mixte, plume, encre brune et craie
blanche sur papier par Jacques Guiaud,
29,5 x 45 cm.
Collection particulière.

À gauche.

Bord de rivière.

Huile sur toile de Jacques Guiaud,
30 x 50 cm.
Collection particulière.

Sans vraiment exposer le plus intime de lui-même, sans vraiment s'exposer réellement en tant qu'artiste, il nous laisse pourtant entrevoir une spontanéité nerveuse lorsqu'il croque à Séville la culbute du picador sur son cheval embroché, lorsqu'il saisit une scène de battage au fléau en Finistère breton ou à la plume cette fois, un promeneur, une promeneuse peut-être, reposant à l'abri d'un rocher en forêt de Fontainebleau. Il peaufine avec audace des ciels rayés de blanc, choisit pour décrire la Sérénissime un angle de vue improbable autant qu'original, brosse une

²³³ Voir *infra* Correspondance, p. 392.

²³⁴ Voir *infra* Correspondance, p. 397.



Ci-dessus.

Venise, la place Saint-Marc.
Huile sur carton de Jacques Guiaud,
H 33 x L 25 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.

Promeneur au détour d'un chemin.
Aquarelle sur papier de Jacques Guiaud, 11,5 x 17,5 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.

Jeune femme assise au bord d'un chemin.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 13 x 17cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.

Le battage sur l'aire.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud,
12,5 x 20 cm.
Collection particulière.



Ci-dessus.

Âne bûché, Fontainebleau, 1856.
Plume sur papier de Jacques Guiaud,
8 x 13 cm, localisé et daté b dr.
Collection particulière.

aquarelle lavée à grands traits ou se pique d'une exactitude quasi ethnologique. Autant d'intuitions novatrices qu'il serait possible de multiplier.

Que nous dit donc Guiaud de la condition de l'artiste à travers son œuvre ? Turner nous montrait la nature, la mer comme la montagne, dans un éblouissement de lumière, et les grands romantiques dans un déferlement de vagues furieuses, de nuages chaotiques et de visages bouleversants. Guiaud nous met en contact avec une nature paisible dans tous ses états. Mer ou montagne, même inhospitalières, ne sont jamais grandiloquentes ni rebutantes, restent à la mesure de l'humain qui s'y intègre presque discrètement sans vraiment "faire d'histoire".

Si le regard de Guiaud sur la nature est idéalisé, c'est dans l'idée d'une harmonie donnée, qui n'est pas à conquérir par l'homme. Certes, Mère Nature, d'âge en âge, a eu fonction d'apaiser, mais elle n'est pas évanescence selon Guiaud. Elle reste liée à la réalité des choses par la précision qu'il sait rendre du détail, sa délicatesse, son extrême finesse et son goût pour le bâti et la pierre palpable à travers l'architecture. Son crayon expert et vif incise avec douceur la pierre des édifices modestes ou imposants qu'il livre à notre regard ; aucune raideur chez Guiaud et sa palette légère renvoie aux teintes subtiles de ses aquarelles.

Le diable dit-on, se cache dans les détails et c'est aussi dans les détails qu'il faut aller chercher un Guiaud diablement séduisant.



Ci-dessus.

Sur un bateau à vapeur, 15 août 1836.
Crayon sur papier de Jacques Guiaud, 13 x 18cm.
Collection particulière.

Remerciements

430

Amsterdam, musée Van Gogh
Anvers, Musée royal des beaux-arts
Amiens, musée de Picardie
Sabine Cazenave, directrice des musées d'Amiens
Avignon, musée Calvet
Bordeaux, musée des beaux-arts
Bourg-en-Bresse, musée de Brou
Brest, musée des beaux-arts
Bruges, galerie Brugart
Caen, musée des beaux-arts
Magali Bourbon, régisseuse
Carcassonne, musée des beaux-arts
Chambéry, musée des beaux-arts
Chatsworth, Devonshire Collection
Charles Noble, *deputy keeper*
Chicago, Art Institute of Chicago
Compiègne, musée et domaine nationaux
Laure Chabanne
Dieppe, château-musée
Martine Gatinet
Dieppe, médiathèque Jean-Renoir
Pascal Lagadec
Épinal, musée départemental d'Art ancien et contemporain
Philippe Bata, directeur
Fontainebleau, musée national du Château
Vincent Droguet, directeur du patrimoine et des collections du Château
Marine Kisiel, conservatrice en chef, chargée des peintures
Mélanie Peraste, centre de ressources scientifiques
Harvard Art Museums/Fogg Museum
London, Wilson Centre for Photography
Monaco, archives du Palais princier
Thomas Fouilleron, directeur
Montpellier, musée Fabre
Narbonne, musée d'art et d'histoire
New Orleans auction Galleries
New York, Pierpont Morgan Library
Nice, Acadèmia Nissarda
Jean-Paul Barety, président
Denis Andreis, secrétaire général
Lucien Mari, trésorier
Nice, archives départementales des Alpes-Maritimes
Nice, bibliothèque de Cessole
Jean-Paul Potron, conservateur
Sylvaine Gayzinski, Marie-Rose Liuzzi, Bernard Bardo
Nice, BMVR, bibliothèque patrimoniale Romain-Gary
Christophe Prédal, responsable
Éva Stein
Nice, école municipale d'arts plastiques (EMAP)
Nice, éditions Gilletta Nice-Matin
Valérie Castéra, directrice
Richard Calatayud, Christophe Santana
Nice, hôtel Westminster
Olivier Grinda, directeur
Nice, musée des beaux-arts
Nice, musée Masséna
Jean-Pierre Barbero, responsable de l'établissement
Claude Valery
Orléans, musée des beaux-arts
M^{me} Matra
Paris, archives de la ville de Paris
Aurélien Vertu, Isabelle de Sousa
Paris, bibliothèque nationale de France
Paris, Centre national des arts plastiques (CNAP)
Paris, Bibliothèque - musée de la Comédie française
Paris, hôtel national des Invalides, musée de l'Armée
Reuzé, chargée de la régie des œuvres



Paris, Millon et associés

Paris, musée Carnavalet
Maité Metz, conservatrice
Camille Noé Marcoux

Paris, musée de la Vie romantique

Paris, musée d'Orsay

Paris, musée du Louvre

Paris, Petit Palais, Musée des beaux-arts de la ville de Paris
Isabelle Collet, Claire Martin

Pau, musée national du château de Pau
Patrick Ségura

Pierrefitte-sur-Seine, Archives nationales
Pascal Riviale, Fabrice Grandineau

Portland Art Museum

Princeton University, Firestone Library

Quimper, musée des beaux-arts

Quimper, musée départemental breton

Reims, musée des beaux-arts

Rennes, musée des beaux-arts
Guillaume Kazerouni, responsable des collections d'art ancien

Rochefort, musée Hèbre

Sceaux, musée du Domaine départemental de Sceaux

Versailles, musée national du Château de Versailles et de Trianon
Frédéric Lacaille, conservateur en chef, chargé des peintures du XIX^e siècle
Jérémy Benoît, conservateur en chef des objets d'art du XIX^e siècle

Vienne, Wien Museum
Elke Wikidal

Muriel Anssens, J.-C. Baudequin, Éric Bertino, Jean-Claude Bottin, Alain Bottaro, Gilles Bouis, Pierre-Édouard Buet, Olivier Coluccini, D. Dirou, J. D. Dubus, Caroline Durand-Ruel, famille François, Didier Gayraud, M. & Mme Gimenez-Fauvety, Michel Graniou, F. Hanoteau, Alain Isoard, Judit Kirali, Jean-Bernard Lacroix, Michel de Lorenzo, Christiane Mari, Fabrice Ospedale, Robert Signoret, Jean-Louis Tortorolo, Nicolas Vanneste, famille Vetter



Tous droits réservés

© Acadèmia Nissarda, Nice
Villa Masséna
65 rue de France
06000 Nice
contact@academia-nissarda.org

Direction artistique, réalisation, photogravure : Jean-Paul Potron

432

Cet ouvrage, en totalité ou en partie, ne peut être reproduit, stocké ou diffusé sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des auteurs et de l'éditeur.

Les œuvres ne peuvent être reproduites, stockées ou diffusées sous quelque forme que ce soit, électronique, mécanique, photocopiée, enregistrée, sans l'autorisation écrite des propriétaires privés, des musées ou des agences propriétaires des droits.

Toute reproduction du texte n'est possible que dans le droit de courte citation, avec les références exactes et complètes de l'auteur et de l'ouvrage.

L'article 10 de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 exclut en revanche la reproduction, la diffusion et l'utilisation à des fins commerciales.

Le non-respect de ces règles constitue un délit de contrefaçon puni par l'article 425 du code pénal.

ISBN 978-2-919156-03-3

Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2018

Achévé d'imprimé en novembre 2018

sur les presses de Papergraf, Padoue, Italie

